

TUTZING 1984:

"GESCHICHTSBEWUSSTSEIN UND IDENTITÄT"

Tous les deux ans, à Tutzing, par les soins efficaces de Walter Fürnrohr et avec l'hospitalité de l'Akademie für politische Bildung, notre Société tient un colloque international. Celui de 1984, du 12 au 16 mars, sur le thème "Geschichtsbewusstsein und Identität", a confirmé les qualités et l'intérêt d'une formule désormais bien rodée: une participation très internationale (nos collègues présents venaient de presque tous les pays de l'Europe occidentale au sens large, du Canada, de Hongrie, de Pologne, et aussi, bien que pour un contexte allemand, de Turquie); un effectif (environ 40) assez fort pour assurer la richesse et la complémentarité des apports, mais encore compatible avec des relations personnelles généralisées; une continuité sensible des participants d'une session à l'autre, garante d'échanges plus denses; un climat détendu et amical; et l'appel fait à un conférencier qui sache "mettre sur orbite" le colloque, par un exposé liminaire d'une portée intellectuelle tonique et nerveuse (le rôle avait été confié cette fois au Prof. Chaim Schatzker, de Jérusalem, "Jüdisches Geschichtsbewusstsein: Hilfe zur Selbstbehauptung in der Diaspora und zur nationalen Identitätsfindung in Israel").

Le thème a tenu les promesses qu'il portait, avec un effet qui peut sembler paradoxal: tant de problèmes ont été approfondis et tant de réflexions aiguës, que chacun est reparti, non seulement muni de matériaux, de réponses et d'idées, mais aussi plus riche d'interrogations nouvelles que de recettes et de recommandations simples, et pris de quelque vertige devant l'acuité accrue de ses pensées et l'élargissement de leur horizon. Le bilan pourrait être ainsi établi: après ce colloque, la didactique de l'histoire - et donc notre Société - ont, sur ce thème, du pain sur la planche plus encore qu'avant! Mais faut-il s'en plaindre? Compte-tenu de cette prolifération un peu délicate à domestiquer, je ne tenterai pas ici le résumé précis et équilibré de toutes les contributions. Je préfère indiquer les multiples voies dans lesquelles se sont engagés, avec bonheur, les exposés, les débats et les confrontations.

Le colloque, en fait, a pratiqué au moins trois modes de gestion de son thème. Le premier a été dicté par les faits, et on pourrait

l'appeler: le tableau des originalités. La question directrice était bien, pour nous tous, intellectuellement la même. Mais chaque cas concret qui nous fut exposé - et notamment (mais pas seulement) chaque cas national - nous frappa d'abord par la singularité puissante de sa manifestation, au résultat d'une histoire et d'une réalité sociale qui l'avaient inscrit, très différemment ici ou là, dans le paysage politique et humain, au résultat aussi d'une culture, d'un réseau sémantique et conceptuel et d'une affectivité publique qui l'avaient construit, très différemment ici ou là, dans le paysage mental. Les sentiments et les revendications d'identité, les formes, les contenus et les usages d'une conscience historique, la façon de les exhiber ou de sembler les négliger, les sécurités ou les obsessions qui s'y rattachent, et même l'attention portée par une histoire savante et académique...tout cela change sensiblement d'une société à l'autre. C'étaient ces singularités multiples qui s'imposaient tout d'abord, préalables à tout comparatisme systématique, et plus immédiatement nourrissantes. Sur un tel terrain, le didacticien de l'histoire doit-il alors remiser ses points de vue habituellement plus généralistes, et chaque professeur d'histoire se borner à l'horizon propre aux populations qu'il enseigne? Certainement pas. Même dérivé, second, empirique, prudent...le comparatisme a suggestivement suinté de nos échanges, et Karl Pellens a souligné, d'une façon pertinente et très pratique pour l'enseignement de l'histoire, que la comparaison de diverses identités nationales est, chez chacun, un chemin très instructif vers la clarification de sa propre identité.

Le deuxième mode de gestion - qu'on pourrait appeler: passer la revue des entrées dans le sujet - était dicté par les penchants et les tournures d'esprit des divers participants. Certains ont approfondi pour lui-même le sujet de l'identité et de la conscience historique. Et certains l'ont vu surtout - Société de didactique oblige - dans son rapport avec l'enseignement de l'histoire. Parmi les premiers, certains l'ont abordé en analystes attentifs - plus historiens, ou plus sociologues, ou plus politistes; d'autres en témoins, membres d'une culture et de quelques appartenances, parlant à travers leur expérience, même en sachant, par profession, prendre envers elle une distance lucide; d'autres encore en philosophes. Parmi les seconds, certains ont traité des moyens d'enseignement, des programmes d'étude, des démarches pédagogiques; d'autres ont tenté d'apprécier si l'enseignement de l'histoire a été marqué - comme effet - par des identités et des consciences historiques déjà là en amont de lui, ou, inversement, s'il peut contribuer - comme facteur - à retentir sur leur dessin. A vrai dire, plus d'un

participant à tour à tour occupé plusieurs de ces positions. Ce foisonnement n'était pas le signe d'une incohérence - étrangère au didacticien de vocation - ou d'un laxisme - que nos collègues ne se seraient pas permis. C'est le signe d'une nécessité interne au sujet, qui appelait bien toutes ces approches. Si l'on a pu sembler toucher à tout, c'était pour mieux maîtriser le propos.

Le troisième mode de gestion était dicté par les organisateurs eux-mêmes, et c'est leur plan, judicieux, qui a réellement orchestré des débats si diversifiés dans leur détail. Trois perspectives étaient proposées, pour inventorier le thème et sa portée didactique. La première posait une alternative: l'enseignement de l'histoire impose-t-il une identité livrée toute faite, ou contribue-t-il à la faire construire personnellement? L'examen des cas nationaux permettait notamment d'ordonner les réflexions de l'un à l'autre de ces deux pôles. Il s'agissait, en deuxième lieu, de décomposer, distinguer et relier les divers niveaux et les divers cadres, emboîtés ou non, où s'exercent et s'expriment les sentiments d'identité historiquement nourris, du local à l'universel en passant par le national, ou dans des niches sociales éventuellement concurrentes et conflictuelles. Parmi d'autres, Raf de Kayser a montré les variations et les ingrédients des diverses "cartes d'identité" présentes dans l'espace belge au long des temps, Jerzy Centkowski a fait une analyse plus sociale de ces divers horizons en Pologne, tandis que Maria Zenner et Hans Joachim von der Ohe ont présenté deux cas suggestifs et différents de confins nationaux. Enfin, le problème de l'identité chez les minorités, et des questions qu'il pose à l'enseignement de l'histoire, amenait à reprendre le thème dans une autre lumière encore. Ainsi Elma Collins, à partir du cas irlandais, dont elle a fondé la présentation sur une solide analyse de son avènement historique, et Christian Laville, à partir de la situation canadienne, dans laquelle il a bien dégagé le sens et les fonctions de l'appel à l'histoire, ont fait sentir, avec d'autres, à quel point cette problématique était instructive.

Il faut souhaiter que notre Société puisse développer une enquête si vigoureusement avancée et rendre disponibles les matériaux déjà produits.

Henri Moniot

(Paris)